

Pierre Centlivres

Le Musée de Kaboul

Création, développement et destruction du musée national afghan

Il y a 20 ans encore, le Musée de Kaboul passait pour un des plus beaux musées d'Asie, et ses collections renvoyaient au carrefour des civilisations de l'Inde, de la Chine, de l'Orient hellénistique et de l'Iran. Un musée principalement archéologique, exposant le produit des fouilles faites sur territoire afghan. On y trouvait également des collections ethnographiques ainsi que des objets de la période islamique.

Les débuts et le monopole archéologique

La création du Musée de Kaboul remonte à 1919, année de la troisième guerre anglo-afghane, qui aboutit à l'indépendance totale de l'Afghanistan, sous le roi Amanullah. Il abrita tout d'abord des objets appartenant au palais royal: "idoles" de bois du Nouristan conquis par l'aïeul de l'émir, Corans anciens et manuscrits, pièces archéologiques ou curiosités diverses. Bientôt, le produit des fouilles archéologiques allait l'enrichir considérablement.

En 1922, la France et l'Afghanistan établirent des relations diplomatiques et commerciales, et l'année suivante fut signé un accord octroyant à la France le monopole des fouilles ar-

Pierre Centlivres est professeur honoraire d'ethnologie à l'Université de Neuchâtel. Ses centres d'intérêt portent sur un spectre très large (anthropologie, ethnicité, migration, histoire contemporaine) de l'Afghanistan ainsi que de l'Iran et du Pakistan.

chéologiques pour une durée de 30 ans. Une prolongation était envisagée, et la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) a, jusque dans les années 1960, bénéficié d'une situation prééminente, contestée d'ailleurs par d'autres missions archéologiques.

Les premières fouilles systématiques furent conduites à Hadda, près de Jellalabad, au sud-est du pays, par J. Barthoux. Il s'agissait d'un complexe de

bâtiments, de monastères et de stupas bouddhiques occupé du II^e au VII^e siècle de notre ère, qui a livré une moisson extraordinaire de sculptures et de figurines en stuc, représentant des types variés et réalistes de pèlerins et de donateurs et appartenant stylistiquement à la famille dite gréco-bouddhique. Des milliers de pièces y ont été découvertes, dont près de 2000 aboutirent au Musée de Kaboul et une quantité moindre au Musée Guimet, à Paris.

C'est entre 1964 et 1966 que j'ai exercé les fonctions de conseiller au Musée, et, à ce titre, j'ai été témoin et arbitre des derniers partages effectués, à l'issue de la campagne de fouilles de l'année écoulée, entre la France et l'Afghanistan. Les règles de répartition s'étaient alors modifiées en faveur du Musée de Kaboul.

Toutes les pièces uniques, entre autres les statues, les inscriptions, les objets en métal précieux appartenant de droit à l'Afghanistan, le reste était partagé. Puis, dès la fin des années 60, les partages prirent fin. Seule demeurait la possibilité, pour les missions archéologiques, d'emporter quelques pièces pour étude, à titre temporaire.

La route du bouddhisme et l'hellénisme, l'absence du présent

Dans les années 1920 et 1930, les membres de la DAFA, en particulier Alfred Foucher, J. Barthoux, Joseph Hackin, qui était conservateur du Musée Guimet, s'étaient donné une priorité: l'étude systématique de la grande voie terrestre de l'expansion du bouddhisme de l'Inde à la Chine, voie suivie par des pèlerins tel le voyageur chinois Hiuan-tsang au VII^e siècle de notre ère. La rencontre du bouddhisme avec l'art hellénistique les intéressait particulièrement. Après Hadda, la DAFA explora et fouilla des sites au nord de Kaboul, près de Charikar, les grottes et sanctuaires de la région de Bamiyân, puis dans les années 30 le site extraordinaire de Begram, capitale d'un royaume kouchan jusqu'au II^e ou III^e siècle de notre ère, et sur lequel je reviendrai. Chacun de ces sites, riches en témoignages matériels: fragments de fresques de Bamiyân, reliefs de chistes du nord de Kaboul, stucs de Hadda, trésors de Begram, trouvailles monétaires, a fait l'objet d'une salle du Musée. Dans le nord, Kunduz devait, en 1948, livrer un fabuleux trésor de monnaies en argent et médailles de princes gréco-bactriens, dont les cinq fameux doubles tétra-drachmes d'Amyntas, pesant chacun 84 grammes, aujourd'hui disparus.

Nourris d'hellénisme, les collaborateurs de la DAFA n'avaient guère accordé de place, dans leur programme, à la préhistoire de l'Afghanistan et au rôle que ce pays avait joué au cœur des proto-empires dont les sites émergent de la Mésopotamie à l'Indus et de Merv au Balouchistan. Il fallut l'intervention du ministre afghan de l'Education pour que l'on s'occupât des antiquités islamiques, et ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que des fouilles furent organisées sur des sites ghaznévides et ghorides, soit du XI^e au XIII^e siècle. Une salle com-

prenant les fameux bronzes et céramiques de cette période fut ouverte en 1958, puis une annexe avec des miniatures timourides.

Le fonctionnement du Musée

A la suite des troubles qui suivirent la chute du roi Amanullah et l'assassinat de Nadir Shah, le Musée fut transféré à Darul Aman, en 1933, à une dizaine de kilomètres à l'ouest du centre de la ville, là où Amanullah avait souhaité construire une nouvelle capitale. Le bâtiment comprenait alors deux niveaux et deux ailes, ainsi que des sous-sols servant de magasins; une troisième aile fut construite par la suite pour les collections ethnographiques. Le fonctionnement, tel que j'en ai été le témoin dans les années 60, était le suivant: le directeur du Musée et les conservateurs afghans, pas plus que les archéologues, n'avaient un accès direct aux objets des collections, ou même aux ouvrages de la bibliothèque. Pour consulter un livre ou examiner un objet, il fallait s'adresser à l'un des *ta-wildâr*, qui étaient responsables de leurs biens fonciers de la propriété de l'Etat conservée par le Musée. Ils ouvraient vitrines et dépôts aux personnes autorisées, puis refermaient portes et armoires, et les scellaient d'un papier gommé qu'ils marquaient d'un cachet. S'ils étaient malades ou en congé, nul, fût-il le directeur, ou Sa Majesté même, n'avait accès à l'objet.

Le Musée représentait la principale attraction que Kaboul offrait aux touristes et le Gouvernement aux délégations officielles. Un soldat en gardait l'entrée et fouillait les visiteurs afghans à la sortie. Mais ces derniers étaient rares; pas de visite d'écoles non plus. Le Musée était trop loin du centre-ville, et il est probable que son contenu, exceptionnel aux yeux des visiteurs étrangers, n'attirait guère les Kabouli, si ce n'est comme un monument abritant les trophées et les dépouilles des anciens souverains du pays. Au fond, ses collections leur étaient étrangères: l'histoire de la nation et de l'Etat afghan n'y était guère évoquée. Par ailleurs, l'exaltation de la figure et du corps humain n'appartenait ni à la tradition esthétique ni à l'expérience quotidi-

enne. Le Musée n'a jamais contenu ce qui aurait pu être la mémoire ou le patrimoine national des Afghans.

Les années 60 et 70, salles islamique et ethnographique

Les visiteurs des années 60 et 70 découvraient, au Musée de Kaboul, un univers culturel qui débordait désormais l'art irano-indo-hellénistique. A côté de la DAFA, d'autres missions archéologiques étaient à l'œuvre. On pouvait voir une salle de l'âge du bronze, abritant les produits des fouilles du J.M. Casal et de Louis Dupree près de Kandahar: céramiques, figurines des III^e et II^e millénaires avant notre ère, miroirs et sceaux de bronze. La section islamique s'était étoffée avec le résultat des travaux de la mission italienne près de Ghazni, et avec la reconstitution en stuc et en briques de la mosquée de Lashkari Bazar. Mais le joyau du Musée, exposé dans une salle restaurée en 1958, à la suite d'une mission UNESCO confiée au professeur J. Gabus, de Neuchâtel, était le trésor de Begram. Ce trésor avait appartenu à un prince kouchan du II^e ou III^e siècle de notre ère, et fut mis à jour à la fin des années 30 par l'équipe de Joseph Hackin. Il comprenait un ensemble unique d'ivoires indiens, plaquettes sculptées et statuettes, représentant des femmes d'un gynécée royal pour la plupart, des bols de laque de la dynastie Han, des bronzes et des verres alexandrins provenant d'Égypte, des moulages en plâtre d'après des médaillons d'orfèvres grecs, des gobelets de verre peints gréco-romains. Bref, une sorte de rencontre improbable, au cœur de l'Asie, des principales civilisations de l'Ancien Monde.

Les collections de monnaies et médailles s'étaient enrichies de trouvailles monétaires faites à Mir Zakah, près de Gardez, en Paktya. Avec les découvertes des trésors de Kunduz et de Kaboul (Chaman-e Hazuri), le Musée comptait donc des séries importantes des royaumes achéménide et sassanide, des souverains gréco-bactriens, kouchans et indo-grecs et des rois hindous de Kaboul: quelque 35 000 monnaies, dont un grand nombre d'or et d'argent!

En 1963 enfin s'ouvrit la salle ethnographique; on y plaça les statues des divinités ka-

firs, provenant de la région située à l'est de l'Afghanistan, devenue le Nouristan après sa conquête et sa conversion à l'islam. La salle contenait en outre des spécimens d'art populaire, costumes de mariage, bijoux des principaux groupes ethniques de l'Afghanistan.

A la fin des années 60, le Musée s'enrichissait des produits des fouilles de Surkh Kotal près de Puli Khumri, du II^e siècle, livrant une monumentale inscription en lettres grecques et langue kouchane, qui fut transportée au Musée et scellée dans le mur du vestibule à gauche de l'entrée. Puis vinrent les premiers objets d'Aï Khanum, la ville grecque au nord de l'Oxus, fouillée par Paul Bernard.

Dans les années 60 toujours, le service archéologique afghan, où travaille une première génération d'archéologues formés en France et en Italie, entreprend de nouvelles fouilles à Hadda et dans les environs de Kaboul.

Le Musée après le coup d'Etat d'avril 1978: pillages et destructions

Pour le Musée et l'archéologie de l'Afghanistan, l'année 1978 se termine magnifiquement; à l'issue d'une campagne de fouilles soviéto-afghanes près de Shibirghan, Victor Sarianidi, le chef de mission, ramène au Musée national 22 000 fragments et pièces d'or provenant de monuments funéraires kouchans du début de notre ère. Il s'agit pour la plupart de très petites pièces d'ornements, fragments de colliers ou plaquettes à l'origine cousus sur des vêtements d'apparat. Au début des années 80, l'or de Tillya-tepe semble avoir été transféré dans les sous-sols de la Banque Nationale, où il serait toujours abrité.

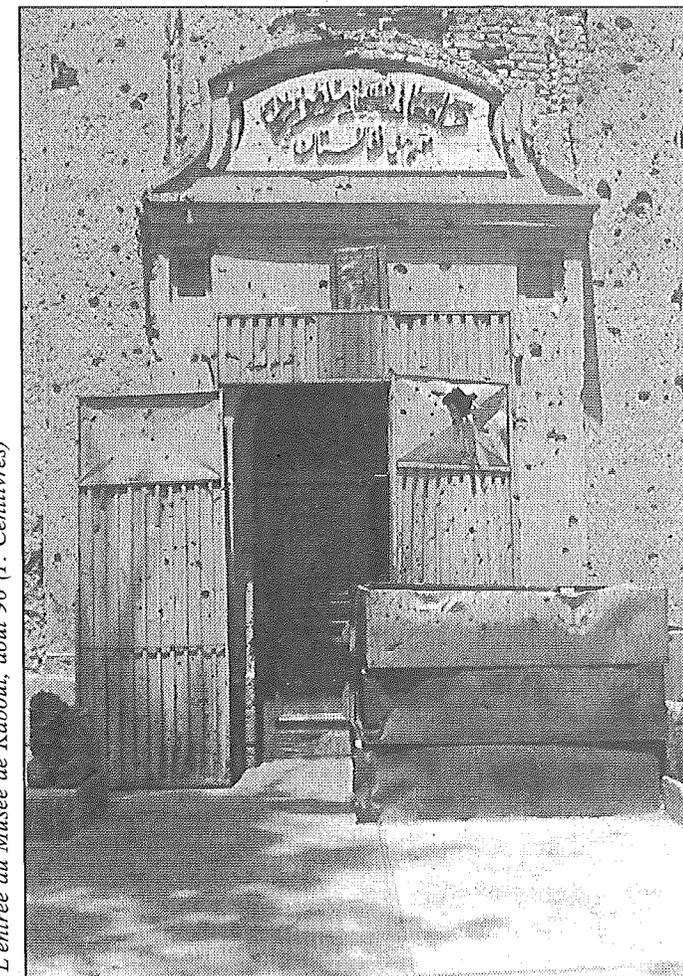
C'est sauf erreur en 1988 que le Musée fut fermé au public, et les collections mises en caisses et stockées dans les magasins; certaines d'entre elles, particulièrement périssables ou précieuses, avaient déjà été, ou devaient être bientôt réparties dans des lieux plus sûrs: le ministère des Affaires culturelles, la Banque Nationale, les caves du Palais présidentiel.

Pour l'essentiel, le patrimoine archéologique et culturel du Musée national se conserva intact jusqu'en 1992, lorsque les moudjahidins entrèrent à Kaboul et mirent fin au régime "com-

muniste" du président Najibullah. La destruction et le pillage intervinrent pour l'essentiel entre 1992 et 1995. Trois factions se disputaient la capitale: le Hezb-e islami de Hekmatyar, le Hezb-e Wahdat des chiites hazaras et le Jamiat de Massoud-Rabbani, et le Musée se trouvait sur la ligne de front. Le premier étage fut complètement brûlé et détruit lors des combats; des missiles endommagèrent gravement le rez-de-chaussée. Les dégâts directs furent considérables puisque beaucoup de bronzes anciens furent fondus, que bien des caisses des dépôts furent éventrées et qu'une bonne partie des archives et de la bibliothèque du Musée, ainsi que les inventaires, brûlèrent. Par ailleurs, des pillards firent main basse sur l'ensemble des monnaies et sur la quasi-totalité du trésor de Begram. Le marché clandestin des antiquités au Pakistan, en Europe et ailleurs, voyait apparaître des ivoires de Begram, offerts pour des centaines de milliers de dollars, ou des pièces de monnaies indo-bactriennes.

SPACH et les tentatives de sauvetage

En septembre 1994 s'était constituée au Pakistan, une "Society for the Preservation of Afghanistan's Cultural Heritage" (SPACH), société dont le président est un diplomate en poste au Pakistan et la vice-présidente Nancy Dupree, veuve de l'archéologue et anthropologue Louis Dupree. SPACH a en principe l'appui du ministère afghan de l'Information et de la Culture, des agences des Nations Unies à Kaboul et à Islamabad, de l'UNESCO et de l'ICOM. Son but est le sauvetage tant du Musée que des monuments menacés dans tout le pays, le repérage et la récupération, par achat ou autres moyens, des objets du patrimoine di-



L'entrée du Musée de Kaboul, août 96 (P. Centlivres)

spersé - tâche dérisoire... SPACH n'a pas les moyens de payer les sommes colossales exigées par les marchands bénéficiaires du pillage. Le ministère afghan de l'Information et de la Culture (gouvernement Rabbani) et SPACH se mirent d'accord pour le transfert des caisses au centre-ville, dans les locaux de l'Hôtel Kaboul, soit 275 caisses et 258 objets isolés volumineux. Le transfert fut effectué les deux premières semaines de septembre 1996. Le 27 septembre, les talibans prirent le contrôle de la ville.

A la demande de SPACH, le gouvernement des talibans déclare accorder sa protection aux collections du Musée dans la mesure où les pièces qui les constituent ne sont plus des objets de culte. Il exige le retour des collections à

Darul Aman, dans l'ancien bâtiment qui doit être restauré.

Il est difficile de faire un bilan de ce qui reste des collections du Musée national afghan. SPACH, dans ses Newsletters, affirme que les objets préhistoriques sont saufs, ainsi que les pièces monumentales et l'essentiel de la salle ethnographique, dont les "idoles" du Nouristan. En revanche, la plus grande partie de ce qui faisait l'orgueil du Musée, trésor de Begram, monnaies, sculptures de Hadda, est détruit ou se trouve sur le marché mondial de l'art. Les collections islamiques ont également disparu.

On ignore ce qui a été préservé dans les caves du Palais et de la Banque Nationale, ce qui se trouve dans les caisses qui sont entreposées

au ministère de la Culture.

Le Musée de Kaboul, ou ce qu'il en reste, est donc entré en clandestinité. Une partie des objets du patrimoine islamique "classique" de l'Afghanistan a disparu. Son patrimoine préislamique bouddhique ou hellénistique, que la conscience populaire n'avait d'ailleurs jamais considéré comme étant une partie de son identité, est désormais dispersé. Pour s'en faire une idée, il faut avoir recours aux collections étrangères, à celles du Musée Guimet tout d'abord, des Musées de Peshawar et de Lahore, du Victoria and Albert à Londres, du Museo Nazionale d'Arte Orientale à Rome, à la collection de Marteau à Bruxelles, entre autres, et aux publications de la DAFA. ♣

Bibliographie

Ann Dupree / Louis Dupree / A.A. Motamedi, A Guide to the Kabul Museum, Kabul 1964.

Nancy Hatch Dupree

The Kabul Museum under the Taliban, in: *Afghanistan Info* (Neuchâtel), no 40, mars 1997, pp. 20-21.

Society for the Preservation of Afghanistan's Cultural Heritage, Status of Afghanistan's Cultural He-

ritage, Peshawar 1998 (SPACH Library series, 1).

Joseph Hackin

L'oeuvre de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan (1922-1932), in: *Archéologie bouddhique*, série A, tome 1er, Maison Franco-Japonaise, Tôkyô, 1933.

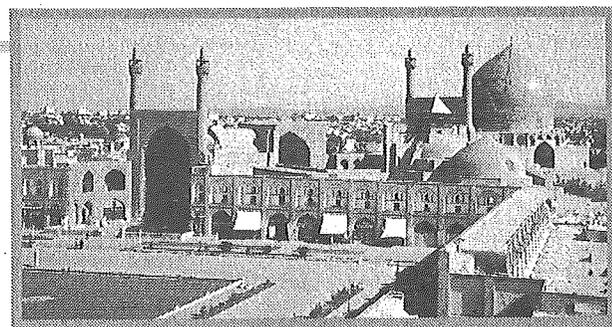
Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan, dès 1928.

Benjamin Rowland

Art in Afghanistan. Objects from the Kabul Museum, Londres, The Penguin Press, 1971.

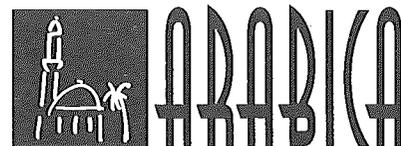
Victor Sarianidi

The Golden Hoard of Bactria. From the Tillya-tepe Excavations in Northern Afghanistan, New York, Harry N. Abrams, Inc. Publ./Leningrad, Aurora Art Publ. 1985.



OMAN · LIBYEN · IRAN

REISEN MIT SCHWERPUNKT NATUR UND KULTUR



ORIENT-REISEN

ARABICA ORIENT-REISEN

E. AMBROS

3627 Heimberg

Natel 079 335 11 00

Fax 033 438 38 39

e-mail: eambros@arabica-orientreisen.ch

www.arabica-orientreisen.ch

Pierre Centlivres
Micheline Centlivres-Demont

La diaspora afghane en Europe

Avant la chute du régime «communiste» de Kaboul en 1992, il y avait près de 6 millions de réfugiés afghans dans les pays voisins. A la fin de 1998, selon les statistiques des Nations Unies, 2'600'000 réfugiés environ demeuraient en Iran et au Pakistan, dont 1'400'000 pour le premier pays et 1'200'000 pour le second. On peut estimer à 250'000 le nombre des Afghans exilés dans les pays occidentaux, dont 100'000 à 150'000 en Europe, 60'000 pour la seule Allemagne (Centlivres et Centlivres-Demont, 1998).

En Occident, la migration afghane s'est en quelque sorte stabilisée en une diaspora pour qui le retour au pays n'est plus une perspective immédiate, mais qui pose des problèmes d'intégration, d'identité et de communication. Les nouveaux espaces de cette migration, en Europe en particulier, ne consistent pas en territoires homogènes, mais en une spatialité éclatée, en une plurilocalisation de communautés à base familiale, religieuse ou ethnique.

Ces communautés «transmigrantes» (Glick-Schiller et alii 1995), souvent éclatées entre plusieurs pays, sont à la fois mobiles et reliées par des réseaux transnationaux. Cette nouvelle mobilité transnationale et cette plurilocalisation apparaissent comme des phénomènes durables.

Paradoxalement, c'est après la chute du régime marxiste de Kaboul que le flux des réfu-

Micheline Centlivres-Demont, Dr ès Lettres à Neuchâtel, est anthropologue et ethnologue. Elle nourrit un intérêt particulier pour la culture et les peuples de l'Afghanistan, de l'Iran et du Pakistan. Elle a, entre autres, publié plusieurs ouvrages avec son mari (cf. notice biographique de l'article précédent).

giés afghans vers l'Europe occidentale a atteint sa plus grande ampleur. Certes, certains hauts fonctionnaires du régime défunt ont trouvé un abri en Allemagne, en Suisse ou en Angleterre, par exemple, mais pour une bonne part il s'est agi du passage à l'ouest de milliers de boursiers, stagiaires et étudiants afghans résidant dans les pays de l'ex-URSS et de l'Europe de l'Est au moment de la chute du communisme. Tachkent, Moscou, Varsovie sont toujours les étapes d'une

des filières les plus fréquentées, moins coûteuses que celles passant par le Pakistan, vers l'Occident.

Cette diaspora est pour l'essentiel composée de citoyens scolarisés du degré secondaire ou supérieur et son caractère élitaire, le fait qu'elle est issue des couches moyennes supérieures de l'Afghanistan des années 1950 à 1980, n'est pas étranger aux stratégies d'intégration dans les pays d'accueil. Leur succès est fondé sur la maîtrise d'une langue étrangère acquise dans les lycées de Kaboul et sur l'aptitude à adopter les us et modes de vie européens, dont les bases avaient déjà été acquises à Kaboul ou en Europe de l'Est. L'origine sociale des membres de la diaspora afghane en Europe explique également le fait que l'unité de base la plus fréquente dans les communautés «transmigrantes» est la famille étendue, plutôt qu'un groupe plus